

# L'ORIGINE DU PEUPLE HONGROIS <sup>1</sup>

---

## II

Dans le premier fascicule paru de notre *Revue*, le comte Etienne ZICHY publiait (p. 5-14) un bref résumé de la première partie d'une étude qu'il a consacrée à la question des origines du peuple hongrois. Cette étude parue précédemment dans le *Manuel de la linguistique hongroise*, édité par l'Académie des Sciences de Hongrie, a causé dans les milieux savants une certaine sensation. Elle a été le point de départ d'une série de travaux, propres à renouveler entièrement les idées que l'on se faisait sur la préhistoire hongroise.

Ces travaux, entrepris surtout par MM. Zoltán Gombocz et Gyula NÉMETH, ne tardèrent pas à apporter des précisions qui vinrent modifier sensiblement les données sur lesquelles était établie la théorie émise par le comte Zichy. Pris de scrupules notre confrère et collaborateur se refusait bientôt très amicalement à livrer à nos lecteurs la suite de son manuscrit. Il a entrepris de nouvelles investigations, afin de mettre au point les hypothèses qu'il avait cru pouvoir avancer.

La Rédaction, désireuse de tenir ses promesses à l'égard de nos lecteurs, m'a donc prié de donner ici-même un court exposé de l'état où en est actuellement la question des origines hongroises.

1. Le lecteur, désireux de s'orienter quant à l'ensemble des études entreprises en Hongrie pour élucider la question des origines du peuple hongrois, fera bien de lire pp. 156-171 de ce numéro l'exposé d'ensemble lucide de notre éminent collaborateur, M. Bálint HÓMAN, qui en fournit une étude critique, pénétrante et détaillée. — On verra aussi pourquoi le C<sup>te</sup> Etienne ZICHY a laissé à notre confrère A. SAUVAGEOT le soin de terminer son article (*Revue des Études hongroises*, t. I [1923], pp. 5-14).

\*  
\* \*  
\*

On sait que les Hongrois ont fait leur apparition en Europe Centrale à une date assez tardive. D'où venaient-ils ? A quelle race appartenaient-ils ? Quel chemin ont-ils suivi pour venir s'établir dans le territoire qu'ils occupent actuellement ? C'est à toutes ces questions que le comte Zichy s'est efforcé de donner une réponse satisfaisante.

Dès le début (cf. notre *Revue*, t. I [1923], p. 6-7) le comte Zichy a posé nettement le problème qu'il entend résoudre. Le peuple hongrois parle une langue finno-ougrienne plus particulièrement apparentée aux langues dites ougriennes et qui sont le vogoule et l'ostiak. Or les peuples ostiaks et vogoules, actuellement en voie d'extinction ou de russification, sont des peuplades extrêmement arriérées qui jusqu'à nos jours ont conservé des vestiges d'une civilisation tout à fait rudimentaire. Sans organisation sociale, sans conscience nationale et, semble-t-il, dénués de toutes capacités politiques, ces peuples qui ne connaissent même pas l'organisation en tribus et en clans, ne paraissent guère susceptibles d'être apparentés aux Hongrois qui ont apparu en Europe comme une nation conquérante, dont l'organisation nationale a su s'imposer à des peuples européens de civilisation relativement avancée comme les Slaves et les Allemands. Si les Hongrois parlent un idiome étroitement apparenté à ceux des Ostiaks et des Vogoules, ils ne sauraient être considérés comme leurs frères de race ou de civilisation.

L'étude du vocabulaire comparé des langues ougriennes (ostiak, vogoule, hongrois) entreprise par le comte Zichy (p. 7-14) lui a permis de retracer dans quelque mesure le tableau de la civilisation hongroise au temps où les Magyars séjournaient encore aux côtés des autres ougriens. Il a pu également essayer de déterminer l'aire occupée par ces *ougro-magyars* (p. 13-14).

Dans la deuxième partie de son étude (*Manuel de la linguistique hongroise*, fasc. 5, p. 41-82), le comte Zichy a analysé les mots que les Hongrois ont empruntés à date fort ancienne à une langue turque désignée par M. Zoltán Gom-

BOCZ<sup>1</sup> comme un idiome vieux-bulgare dans lequel il faudrait voir un ancêtre plus ou moins direct du tchouvache actuellement parlé en Russie. Certaines caractéristiques phonétiques des mots les plus anciennement empruntés par le hongrois au turk contraignent en effet de le supposer. Ainsi les mots turks passés dans le hongrois à l'époque pré-historique présentent -r- au lieu du -z- que l'on rencontre dans la plupart des langues turques. Seuls le tchouvache (et le mongol) ont -r- à la place de -z-. De même certains mots supposent une initiale originelle \*dž-, alors que s'ils étaient empruntés aux autres langues turques, ils devraient présenter un \*j-, i-, etc...

Le nombre considérable des emprunts dont il vient d'être parlé, leur caractère très significatif, ont permis de conclure que les *ougro-magyars*<sup>2</sup> primitivement chasseurs et pêcheurs nomadisants ont dû faire sous l'influence de turks bulgares leur apprentissage d'un autre mode de civilisation. Empruntant les mots et les notions, ils sont devenus un peuple de pasteurs cultivateurs à demi sédentaires. Les mots qui désignent les notions les plus élémentaires de l'agriculture ont été en effet empruntés aux turko-bulgares : le nom du froment (*buzá*), de l'orge (*árpa*), de la charrue (*eke*), de la faucille (*sarló*), de la gerbe (*kéve*), des noms de fruit : pomme (*alma*), poire (*körte*), du raisin (*szőlő*), de la vendange (*szüret*), du vin (*bor*). Les ougro-magyars apprirent également des turks l'élevage du bétail, ainsi qu'en font foi les termes suivants : taureau (*bika*), veau (*tinó*), génisse (*üsző*), jeune taureau (*tulok*). C'est par leur intermédiaire qu'ils surent comment utiliser les produits de leur élevage et comment les désigner : fromage (*sajt*), petit-lait (*író*), etc...

Une pareille transformation du mode d'existence des

1. *Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter in der ungarischen Sprache* (M. S. F. Ou. XXX). *A magyar nyelv bolgár-török elemei. Magyar Nyelv XVII.*

2. Par *ougro-magyar*, nous entendons le peuple hongrois quand il vivait encore dans le voisinage des peuplades ougriennes. Nous employons donc ce terme dans le même sens que celui de *magyar-ougrien* (1-2, p. 7) proposé par le Comte Zichy comme traduction française de l'expression *magyar-ugor* qu'il a forgé en hongrois. Le français exige en effet le renversement des termes du composé.

ougro-magyars ne pouvait manquer de bouleverser toutes leurs habitudes. Pour toutes les modifications apportées à leur habitat, à leur vêtement, à leur organisation sociale, ils empruntèrent également les mots aux turko bulgares.

La tente flexible et démontable vint en usage (hongrois : *sátor*), dans laquelle était aménagée une porte (*kapu*) et où un rehaussement du sol servait de siège (*szék*). Dans l'habillement, les peaux furent remplacées, en partie du moins, par les tissus, ce qui fit apprendre le tissage et l'art de filer, ainsi que l'atteste le nom du fuseau (*orsó*), de l'ortie (*csalán*) et du chanvre (*kender*). On sut se procurer de la soie (*bársony*, qui désigne actuellement le velours, a désigné primitivement la soie). La parure s'est développée avec l'anneau (*gyűrű*), la perle (*gyöngy*) et l'usage du miroir (*tükör*). Les métiers se sont spécialisés, notamment celui du charpentier (*ács*). Avec l'écriture (*ír* « écrire » et *betű* « lettre ») les modes de calcul (*szám* « chiffre, nombre ») et la répartition du temps se sont modifiés (*idő* « temps », *kor* « fois, temps, occasion », *dél* « midi »). Enfin les notions plus proprement sociales se sont également développées : on a isolé la notion abstraite de force (*erő*), on a distingué la paix (*béke*), on a reconnu la loi (*törvény*) et admis le témoignage juridique (*tanú*). L'influence turque a dû également renouveler les conceptions morales et religieuses (ou magiques) des ougro-magyars, si l'on en juge par les nombreux termes empruntés par ces derniers, désignant par exemple : la magie (*bölcés, bű, báj*), le péché ou la faute (*bűn*). De même, il se peut aussi que les rites funéraires aient été modifiés ; d'où le nom du cercueil (*koporsó*), du deuil (*gyász*), du repas funéraire (*tor*).

La stratégie dut subir une véritable révolution. On sait que les peuples turks ont été dès l'origine des peuples de cavaliers hardis qui ont inquiété durant des siècles les frontières de l'Empire chinois. Ils transmirent aux ougro-magyars leur armement et leur tactique. C'est ce qu'attestent les termes stratégiques passés dans le hongrois.

Les quelques faits que nous venons de choisir parmi les

200 mots d'emprunts hongrois d'origine turko-bulgare, montrent, croyons-nous, que les *ougro-magyars* furent soumis dès une époque ancienne à une influence turque dont on ne saurait facilement exagérer l'importance.

Le comte Zichy en a conclu que les *ougro-magyars* auraient été conquis par une population turque de langue bulgare. Soumis durant des siècles à leur domination, ils auraient passé sous leur influence du stade primitif de civilisation des ougriens à celui plus développé de leurs vainqueurs (p. 46). Ces derniers, peu nombreux, auraient fini par adopter la langue de leurs sujets. Ils n'auraient bientôt plus formé qu'une aristocratie, fort importante du reste, mais qui peu à peu se serait fondue avec le reste du peuple. De cette fusion serait née la nation hongroise (*a magyar-ság*) (chapitres 23, 33, 34.) Plus loin (p. 76), il donne une formule encore plus affirmative, que je traduis ici littéralement : « Les *ougro-magyars* n'ont pu devenir par une évolution propre un peuple de pasteurs et d'agriculteurs, de pêcheurs et chasseurs primitifs qu'ils étaient. »

Cette hypothèse suggérée par l'examen des mots d'emprunt du hongrois au turko-bulgare, le comte Zichy a essayé de la vérifier historiquement. Il y a procédé d'une manière fort ingénieuse.

Il s'agissait d'abord de visiter dans l'espace les *ougro-magyars*. La géographie botanique et zoologique a été mise à profit (p. 33-35). Ceci permit au comte Zichy de conclure (cf. notre *Revue*, t. I [1923], p. 13-14) que les *ougro-magyars* devaient former l'avant-garde des peuples finno-ougriens vers l'Est, sur les pentes orientales de l'Oural, dans la région de la Tchousovaïa.

Ensuite, l'auteur a essayé de déterminer quel était le peuple turk susceptible d'être entré en contact avec les *ougro-magyars*. Il a admis que ce contact avait eu lieu dans la région précitée. Il a admis également d'autre part que les Huns et les Bulgares devaient être identifiés, acceptant en cela la tradition en honneur depuis Procope et reprise de nos jours par Zeuss, Tomaschek, Müllenhof et Marquart.

Sur les Huns, les sources chinoises offraient d'assez amples renseignements.

Sur la foi de ces renseignements, le comte Zichy a admis qu'un groupe de Huns, émigrés à la suite d'une défaite infligée par les Chinois, se seraient établis dans le voisinage des ougro-magyars, qu'ils auraient facilement assujettis.

L'examen des noms d'animaux et de plantes empruntés par ces Hongrois aux turko-bulgares appartiennent à une faune et une flore qui ne se rencontrent qu'en pays de plaine et à vrai dire seulement sous certains degrés de latitude et de longitude (p. 63 et suiv.). La région à laquelle on pense le plus volontiers est celle du Kouban. Reprenant la théorie de GOMBOCZ, l'auteur a supposé que le peuple ougro-magyar a continué à être soumis à l'influence des turko-bulgares, après s'être déplacé du versant sibérien de l'Oural vers les contreforts septentrionaux du Caucase.

Je fais grâce au lecteur de tout l'appareil philologique avec lequel le comte Zichy, s'appuyant sur les textes de géographes arabes et byzantins, a essayé de retracer toutes ces phases traversées par les Hongrois depuis leur établissement dans le Caucase jusqu'à leur apparition en Hongrie actuelle. Il s'agissait de rendre compte des mots d'emprunt ossètes qu'on retrouve en magyar actuel, d'expliquer la présence d'une seconde couche d'emprunts au vieux-turk. Il s'agissait aussi d'esquisser les principales étapes de la longue migration entre la mer d'Azov et les Carpathes. Il faut, semble-t-il, supposer que les Hongrois ont dû s'arrêter assez longtemps en chemin et séjourner notamment dans la région comprise entre le Don et le Dnièpr.

Telle est la thèse présentée par le comte Zichy dans son étude sur la préhistoire de la nation hongroise (*A magyar-ság őstörténete és műveltsége a honfoglalásig*). On peut la considérer comme désormais en partie dépassée. En effet, dans un opusculé intitulé *Huns, Bulgares et Hongrois*<sup>1</sup>, M. Gyula NÉMETH, le turcologue bien connu, a démontré que les Huns ne sauraient être identifiés aux Bulgares. Il en a administré une preuve linguistique décisive. Nous avons déjà rappelé que le bulgare est caractérisé ainsi que le

1. *Húnok, bolgárok, magyarok* (discours d'entrée à l'Académie hongroise des Sciences de Budapest).

mongol par le rhotacisme du \*-z- turk commun. Or les quelques vestiges de langue hunnique en transcription chinoise publiés par de GROOTE dans *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit* I (Berlin et Leipzig, 1921), font penser que les Huns parlaient une langue turque comportant le -z-. S'il y a eu des relations entre Huns et Hongrois à une époque préhistorique, il faut donc les expliquer autrement que ne le fait le comte Zichy.

Il est encore trop tôt pour parler ici de toute une série de nouvelles découvertes propres à modifier les vues actuelles sur le problème. On retiendra avec Eugène DANKÓ (*Kőrösi-Csoma-Archivum* I, 4, p. 300-301) qu'il conviendrait d'entreprendre comme travail préliminaire l'identification de tous les peuples nomades asiatiques, avant de s'attaquer à l'histoire particulière des Hongrois. Sinon, on s'exposera toujours à des surprises de la dernière heure.

Mais sans aborder cet aspect si embrouillé de la question, il sera peut-être permis d'exposer ici quelques-unes des réflexions que ne peut manquer de suggérer au lecteur occidental l'étude attentive du livre très précieux du comte Zichy.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est la multiplicité des arguments. L'auteur croit devoir fonder sa théorie : 1° sur un argument sociologique ; 2° sur un argument linguistique ; 3° sur un argument géographique ; 4° sur un argument historique.

Nous avons vu que l'argument historique n'était guère solide. L'identification des Bulgares et des Huns une fois rejetée, toute la démonstration est à reprendre. Il est intéressant de noter que les efforts de la critique hongroise ont principalement porté sur la partie historique et philosophique du problème.

Les autres arguments ne sont pourtant guère moins critiquables.

À en croire le comte Zichy, les *ougro-magyars* étaient incapables de sortir par leurs seuls moyens de l'état de civilisation rudimentaire où ils devaient se trouver quand ils vivaient aux côtés de leurs frères ougriens. Sur quoi une pareille opinion se fonde-t-elle ?

Elle se fonde sur plusieurs considérations dont il importe d'examiner la valeur.

La première est que de tous les peuples finno-ougriens, aucun, à l'exception du peuple hongrois, n'a joué de rôle important dans l'histoire. Il faut cependant reconnaître que les finno-ougriens n'ont pas eu la tâche facile. Cantonnés dans une région difficilement accessible au commerce, sans grandes voies de communication, ils avaient à faire à un territoire dont la constitution géographique elle-même ne permettait guère l'établissement de grands empires. Et puis il n'est pas exact que les peuples finno-ougriens n'aient pas été des conquérants à leur manière. Sur ce point je ne saurais mieux faire que de renvoyer à la brève esquisse où le maître qu'est M. SZINNYEI a exposé avec l'autorité qu'on lui connaît une opinion à laquelle nous ne pouvons que nous rallier. (Voir *Die Herkunft der Ungarn*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin, 1924. — *A magyarország eredete, nyelve és honfoglaláskori műveltsége*, 2<sup>e</sup> éd. Budapest, 1919).

Mais pour être un peuple de conquérants est-il besoin d'avoir accédé à un niveau supérieur de civilisation ? Les Achéens étaient-ils bien civilisés lorsqu'ils vinrent détruire les palais égéens ? Et les Germains ? On ne peut guère leur refuser l'épithète de conquérants. Je ne crois pas que les Scandinaves du début de l'ère chrétienne aient été beaucoup plus avancés que les finno-ougriens (ou du moins que les finno-permiens). Eux non plus, ils n'avaient pas d'organisation sociale très hiérarchisée. N'ont-ils pas emprunté aux Celtes tout le vocabulaire administratif depuis le got. *ambahls*, jusqu'au mot *riks* ? etc... En quoi les pirates finnois différaient-ils au juste des premiers vikings de la Scandinavie ?

Mais sur quelle base le comte Zichy a-t-il fondé sa reconstitution schématique de la civilisation ougrienne primitive ? Sur la comparaison des vocabulaires hongrois, ostiak et vogoule, sur la comparaison des données ethnographiques fournies par l'étude des Vogoules et des Ostiaks modernes, et des données archéologiques tirées des fouilles entreprises dans la région d'Ananyino, sur la Kama, la Viatka et dans l'Oural.

En ce qui concerne la comparaison des vocabulaires, il convient de se défier. Je ne puis me défendre d'éprouver



l'impression que le comte Zichy a été au delà des données immédiates qui s'offraient à lui. Il attache ainsi beaucoup d'importance au fait qu'on ne retrouve pas de mot finno-ougrien commun ayant pu servir à désigner le « chêne » (p. 34). Il oublie que le finnois et le mordve désignent le chêne d'un mot qui se retrouve peut-être en samoyède, où il désigne le frêne<sup>1</sup>. Il me semble un peu délicat de tirer tant de conclusions de cet autre fait que l'on n'a pu restituer pour le finno-ougrien commun le nom de la *noisette*. Le français se parle dans une région pourtant riche en noix, et malgré cela il ne possède pas de terme spécial pour ce fruit. N'oublions pas d'autre part que les langues finno-ougriennes ne sont attestées qu'à date récente et que sur certaines d'entre elles nous ne possédons que des documents fort imparfaits et en tout cas presque toujours incomplets. Certains termes ont pu disparaître au cours des temps. Il ne faut donc *jamais* déduire quoi que ce soit de ce que tel ou tel mot ne se retrouve pas.

Quant aux faits archéologiques et ethnographiques, ils ne sont pas moins sujets à caution.

Le comte Zichy fait grand cas de l'état arriéré où vivent de nos jours les Ostiaks et les Vogoules. Or ces peuplades sont de toute évidence en voie d'extinction. Déjà, les restes d'épopées recueillis par M. MUNKÁCSI prouvent qu'ils ont vu des temps meilleurs. Il faut donc admettre qu'on se trouve ici en présence de *phénomènes de régression*. Je sais bien que les sociologues répugnent à considérer ces phénomènes. Ils n'en sont ni moins réels, ni moins fréquents pour cela. Ce qui tend à confirmer notre opinion, c'est que le vogoule ne donne nullement l'impression d'une langue très primitive. Je ne connais cet idiome que pour l'avoir étudié dans les textes publiés par M. Munkácsi et par Ahlqvist. A aucun moment, je n'ai eu en face d'un texte vogoule ce sentiment que l'on éprouve par exemple devant un texte eskimo et qui est celui de confronter une réalité inaccessible à notre mentalité moderne. Rien dans la structure de la phrase,

1: PAASONEN compare (*Beiträge zur fgr.-samojedischen Lautgeschichte*, p. 223), le finnois *tammi*, « chêne ».

dans l'agencement des mots, dans le jeu des formes linguistiques n'y diffère essentiellement de ce qui nous est familier. La syntaxe y est sans doute plus fruste, l'expression stylistique plus grossière, mais c'est tout.

L'archéologie n'est pas moins difficile à interpréter. Il y a eu deux civilisations de l'époque d'Ananyino. L'une relativement avancée semble avoir été celle d'un peuple sédentaire, l'autre plus rudimentaire révélerait l'existence d'un peuple nomade, subsistant de la pêche et de la chasse et aussi peut-être du commerce des fourrures. C'est cette dernière civilisation qui aurait été celle des finno-ougriens.

Il est cependant un fait à l'encontre de cette hypothèse dont je ne trouve nulle mention chez le comte Zichy. On sait que le finnois a gardé vestige d'un certain nombre de mots empruntés à une langue indo-iranienne. Or parmi ces mots, il en est qui désignent des produits agricoles et des notions relatives à l'agriculture. Il se peut qu'à une date très ancienne, certaines tribus finno-ougriennes soient devenues sédentaires, sous l'influence plus ou moins directe des indo-iraniens ou même des indo-européens. D'un autre côté, la civilisation d'Ananyino n'a pas dû rester sans relations commerciales avec la Baltique. Certaines fouilles tendraient à le prouver<sup>1</sup>.

Reste un dernier argument : les mots d'emprunt turco-bulgares. Ici encore, des réserves s'imposent. Il est très possible que sous une domination turque, les *ougro-magyars* aient emprunté beaucoup de termes pour lesquels ils avaient déjà des équivalents dans leur langue. Qu'on se souvienne de ce qui passe de nos jours en anglais. A côté du verbe *to begin*, le verbe *to commence* emprunté au français tend à se généraliser de plus en plus (notamment dans la langue des journaux et surtout des journaux américains). Qu'en faut-il conclure ? Que le terme français a plus de prestige que le terme anglais plus courant et par conséquent plus vulgaire. Ceci n'implique pas que les Français soient plus civilisés que les Anglais et qu'ils leur fournissent des termes nouveaux par des notions qu'ils n'auraient pas eues jusque-là. En hongrois le

1. Voir A. M. Tallgrén. *F. U. F.* XII, p. 76-85.

mot *id*, *üd*, d'origine turque, ne survit-il pas dans le mot *egyház* « église » (< « maison sacrée ») à côté du mot *szent* emprunté postérieurement au slave ? Qu'on ne m'objecte surtout pas que le mot turk ne recouvrait pas le sens du mot latin, car dans ce dernier cas on ne comprendrait pas une forme comme *egyház*, servant à désigner le lieu où se célèbre le culte chrétien.

Notre conclusion est que l'hypothèse émise par le comte Zichy sur l'origine du peuple hongrois doit servir de point de départ à chaque nouvelle recherche. Si elle paraît pécher par certains côtés en ce qui concerne les détails, il faut avouer qu'elle reste très séduisante. Sa vérification aurait la plus grande importance au point de vue de la linguistique générale. Nous serions en face d'un authentique mélange de peuples, accompagné dans une certaine mesure d'un mélange de langues. Une fois de plus il se confirmerait que si les vocabulaires peuvent s'interpénétrer, les structures linguistiques ont la vie plus dure et savent résister même aux influences ethniques et sociales les plus considérables. C'est ce que les théoriciens admettent déjà. L'histoire du hongrois en fournirait la plus belle preuve. Aussi faut-il espérer que le comte Zichy voudra remanier, développer et préciser ses théories dans la prochaine édition du fascicule 5 du *Manuel de la linguistique hongroise*.

A. SAUVAGEOT  
professeur au Collège  
Eötvös.

(Paris-Budapest).

---